

## *King of the Hill*

Martin Delisle

---

Number 170, March 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59478ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Delisle, M. (1994). Review of [*King of the Hill*]. *Séquences*, (170), 45–46.

On l'a peut-être connu plus cinglant mais l'humour du film, à la fois léger et tonique, contient sa propre forme de subversion. À sa manière et sans avoir l'air d'y toucher, **The Snapper** fait un pied de nez à l'autorité en général et au gouvernement tory en particulier, surtout à la lumière des dernières déclarations de John Major qui réclame des mesures sociales plus sévères et restrictives à l'endroit des mères célibataires. Ici, c'est la famille tout entière qui serre les rangs devant l'adversité (et de telles tendances).

Le film met aussi en opposition deux représentations fort différentes de la figure paternelle: d'un côté, la présence pathétique, obsolète et ridicule de George Burgess, complètement dépassé par les événements; de l'autre, celle de Dessie qui s'adapte malgré tout aux changements et s'en trouve bonifié, même rajeuni.

Si **The Snapper** peut donner l'impression d'une (excellente) dramatique télévisée par ses cadrages et son format, c'est que la BBC qui l'a produite mise sur les deux tableaux à la fois. Ce fut le cas pour **Truly, Madly, Deeply** d'Anthony Minghella, **Enchanted April** de Mike Newell et le récent **Century** de Stephen Poliakoff dont on souhaite la sortie sur nos écrans très bientôt. Une solution qui en vaut bien d'autres pour relancer une industrie en perte de vitesse.

Dominique Benjamin

(1) Un auteur qui promet, *indeed*. Son quatrième roman, *Paddy Clarke, Ha Ha Ha*, vient de remporter le prix littéraire le plus convoité en Grande-Bretagne, le Booker Award

**THE SNAPPER (Le Bébé)** — Réal.: Stephen Frears — Scén.: Roddy Doyle d'après son roman — Phot.: Oliver Stapleton — Mont.: Mick Audsley — Mus.: Stanley Myers — Son: Kieran Horgan — Déc.: Steve Mitchell — Cost.: Consolata Boyle — Int.: Tina Kellegher (Sharon), Colm Meaney (Dessie), Ruth McCabe (Kay), Colm O'Bryne (Darren), Eanna Macliam (Craig), Ciara Duffy (Kimberley), Peter Rowen (Sonny), Joanne Gerrard (Lisa), Fionnula Murphy (Jackie), Deirdre O'Brien (Mary), Karen Woolly (Yvonne), Pat Laffan (George Burgess), Virginia Cole (Doris Burgess) — Prod.: Lynda Myles — Grande-Bretagne — 1993 — 90 minutes — Dist.: C/FP.

## King of the Hill

Un garçon, grimpé sur une chaise, lit un texte. En fait, il y met tellement

d'émotion qu'il semble revivre l'histoire qu'il raconte. Charles Lindbergh, avant son départ, l'a contacté, lui, Aaron Kurlander, pour entendre ses suggestions quant au trajet qu'il doit suivre et aux provisions qu'il doit apporter pour sa traversée de l'Atlantique. Pendant la lecture, nous découvrons une salle de classe où a lieu cet exercice. À en juger par leurs expressions, les élèves et la maîtresse sont captivés par ce récit. Le spectateur, lui, est rivé à son fauteuil, ravi de cette belle entrée en matière. Cela promet!

Steven Soderbergh signe avec **King of the Hill** son troisième film; il a adapté le récit autobiographique d'A. E. Hotchner, auteur américain, surtout connu pour la biographie de son ami, Ernest Hemingway, *Papa Hemingway*. Si sa carrière de cinéaste a pris un envol fulgurant avec l'attribution de la Palme d'or à Cannes, en 1989, pour son premier long métrage **sex, lies and videotapes** — Soderbergh n'avait alors que vingt-six ans —, **Kafka**, son second film, n'a pas atteint le succès escompté. Son classicisme a déçu. On espérait plus d'originalité de la part d'un réalisateur des plus cotés de sa génération.

On se laisse facilement prendre par les aventures d'Aaron, un jeune débrouillard et un fabulateur-né âgé de douze ans. Ses qualités le servent bien. Les temps sont durs à Saint-Louis, au Missouri, en 1933. Son père, immigrant d'origine allemande, vend des chandelles à la sauvette, en attendant l'emploi qui leur permettra de quitter le miteux hôtel de passage avec sa famille. Sa mère, tuberculeuse, doit retourner au sanatorium. Sullivan, le cadet, vole les casse-croûte de ses camarades pour apaiser sa faim. Voulant à tout prix cacher la misère de ses parents et le fait qu'on l'ait laissé à lui-même, Aaron se crée une vie et une famille bien loin de la réalité, mais en variant les versions selon les circonstances. Il finit par susciter des interrogations de la part de ses camarades et sa bonne foi est mise en doute, avec les conséquences fâcheuses qui en résultent. Mais, il peut toujours compter sur la complicité indéfectible de Lester, un jeune délinquant qu'il admire pour sa débrouillardise. Les rebondissements ne manquent pas et on se prend d'une grande sympathie pour ce courageux garçon qu'on voit graduellement se transformer, pour se comporter de plus en plus en adulte.

Si Jesse Bradford campe avec brio un Aaron fier et gratifié d'une vive intelligence, on peut se demander si Soderbergh ne s'est pas tellement concentré sur le jeu de ce garçon, au point de négliger les autres acteurs. Le père manque d'envergure: Jeroen Krabbe n'arrive pas à insuffler une crédibilité à ce rôle et le peu de nuances dans son jeu en fait un personnage sans finesse. On tombe aussi malheureusement dans la caricature, en particulier avec Burns, le policier du quartier, qui semble tout droit sorti d'un film des Marx Brothers par ses mimiques ridicules.

La photographie contribue beaucoup au rythme et à l'atmosphère du film. La caméra se déplace souvent avec vivacité, comme lorsque les deux frères jouent ensemble après leurs retrouvailles, soulignant ainsi leur excitation. On sent aussi une recherche dans les cadrages et on n'hésite pas à utiliser de très gros plans de visages, au point de les déformer sur la mère au sanatorium ou sur la liftière noire qui ne cesse de mâcher sa gomme. Enfin, les couleurs orangées, utilisées dans les éclairages de l'hôtel, ne font jamais oublier la chaleur du mois de juillet et elles expliquent la moiteur constante des peaux. Pour un peu, on sentirait la sueur.

Si **The King of the Hill** se regarde avec plaisir, on aurait souhaité plus d'envergure à ce film, comme une démonstration plus approfondie de la difficulté de vivre en pleine dépression économique. Soderbergh s'est contenté de rester au niveau de l'anecdote, comme s'il destinait cette histoire à des enfants plutôt qu'à des

Cameron Boyd et Jesse Bradford



adultes. Mais, à bien y penser, ne considère-t-on pas souvent les Américains comme de grands enfants?

Martin Delisle

**KING OF THE HILL** — Réal.: Steven Soderbergh — Scén.: Steven Soderbergh d'après les mémoires de A.E. Hotchner — Phot.: Elliot Davis — Mont.: Steven Soderbergh — Mus.: Cliff Martinez — Son: Paul Ledford — Déc.: Gary Frutkoff — Cost.: Susan Lyall — Int.: Jesse Bradford (Aaron), Jeroen Krabbé (Mr Kurlander), Lisa Eichorn (Mrs Kurlander), Cameron Boyd (Sullivan), Karen Allen (Miss Mathey), Spalding Gray (M. Mungo), Elizabeth McGovern (Lydia), Joseph Chrest (Ben) — Prod.: Barbara Maltby, Albert Berger, Ron Yerxa — États-Unis — 1993 — 102 minutes — Dist.: Cineplex Odéon.

## Six Degrees of Separation

Fred Schepisi est un cinéaste d'origine australienne qui a échappé aux catégorisations en touchant à tout depuis qu'il travaille à Hollywood. En plus de dix ans, il a oeuvré autant dans la comédie (**Roxanne** et **Mr. Baseball**), le drame (**Plenty**, **A Cry in the Dark**), que le film d'espionnage, **The Russia House**, ou la science-fiction, **Iceman**. Parfois avec succès, la plupart du temps avec intelligence. Son dernier film, la comédie de moeurs **Six Degrees of Separation**, rend compte de cette polyvalence et de l'habileté du cinéaste à transcender les genres.

Le scénario de **Six Degrees...** est une adaptation que John Guare a tirée de sa propre pièce jouée à Broadway en 1990. Le film démarre à toute allure: un tango accompagne les images colorées du

générique. Nous sommes dans le monde de l'art visuel. Tel le dicton «takes two to tango», l'usage de cette musique de Jerry Goldsmith, nous dit clairement: une partie ça se joue à deux. Le conflit qui suit impliquera donc des adultes consentants.

Paul s'introduit chez un couple de bourgeois new-yorkais, Flan et Ouisa Kittredge, en se faisant passer pour un ami de leurs enfants qui étudient à Harvard. Il dit être le fils de Sydney Poitier et, beau parleur, entreprend une véritable entreprise de séduction des Kittredge en une soirée de poudre aux yeux. Car, en vérité, Paul est un jeune fraudeur homosexuel qui a aussi profité de la générosité d'amis des Kittredge et d'un couple de jeunes campagnards fraîchement débarqués à New York. Il ne sera démasqué qu'après avoir causé un suicide, bouleversé les valeurs bourgeoises et surtout réveillé l'instinct maternel d'Ouisa Kittredge.

Au départ, Fred Schepisi utilise un montage alerte et une caméra en mouvement perpétuel. Cette méthode étourdissante nous place d'emblée dans la peau des Kittredge qui, en fait, sont les narrateurs de ce récit construit en flashback. Une narration de grand talent par d'excellents acteurs: un suave et ratoureux Donald Sutherland, ainsi qu'une sensible et nerveuse Stockard Channing. Le jeune Will Smith tire pour sa part son épingle du jeu en séducteur des plus talentueux.

Nous sommes tous, les Kittredge comme les spectateurs, charmés par ce personnage déroutant, articulé et intelligent. La caméra se meut tout en douceur, au rythme des manoeuvres agiles de Paul. Tout, de la technique aux dialogues subtils et aux situations amusantes, propose une réflexion sur l'art et le théâtre; sur la manipulation et l'identification inhérentes à ce jeu de l'art qui est aussi celui de la vie.

Paul *enfiouape* ces riches New-Yorkais en leur disant ce qu'ils veulent entendre. Et le cinéaste d'y aller d'une série de contrechamps évocateurs sur les réactions des Kittredge qui ressemblent sans doute aux nôtres en tant que spectateurs séduits, fascinés. C'est nous-mêmes que nous regardons au moment où Paul lance: «la chose la plus difficile est de se regarder en face.» Cette histoire de mensonge, tout en trompe-l'oeil nous questionne sur l'art, sa grandeur, sa valeur et son utilité.

Un peu comme Woody Allen dans **Manhattan Murder Mystery**, le film de Schepisi ridiculise une certaine frange de la société new-yorkaise, cynique et blasée, qui n'a rien d'autre à faire que rechercher l'action et le risque pour se désennuyer. Voilà qui commence à ressembler fortement à une métaphore du cinéma de divertissement *made in Hollywood*. Ceci n'empêche pas le film de s'essouffler à mi-chemin, une fois l'arnaque découverte. Pendant une quinzaine de minutes, Paul disparaît de l'écran et le récit stagne dans la brouille familiale créée par le fraudeur.

La finale sera plus enlevée. Paul revient faire un dernier tour de piste en faisant appel aux Kittredge, afin de l'aider dans ses démêlés avec la police. La conclusion à laquelle nous en arrivons, comme Ouisa, est que le faussaire n'est peut-être pas celui que l'on croit. Une rencontre qui apparaît comme une anecdote aux yeux des bourgeois s'avère en fait une expérience tout à fait valable, voire pathétique. Chaque personne sur terre ne serait séparée de n'importe quelle autre que par six intermédiaires. Nous sommes tous porteurs de chaos et de contrôle. Nous sommes tous humains. Au nom de quoi l'un se retrouve en prison et l'autre dans un chic appartement de la 5e Avenue? Au nom de l'art? Même le chef d'oeuvre de la chapelle Sixtine n'est qu'une surface peinte qu'on peut toucher et frapper, comme le démontre Ouisa en voyage à Rome.

Philosophie à bon marché? Peut-être, mais reconnaissons que rares sont les films américains qui osent s'aventurer sur ce terrain en questionnant au passage, ô sacrilège, le sacro-saint statut du film conçu comme divertissement avant tout. Voilà ce que réussissent à faire Guare et Schepisi avec ce personnage si séduisant de Paul. Une sorte de **Teorema** mêlé à **My Fair Lady** et à **New Jack City**. Tout un contrat!

Mario Cloutier

Donald Sutherland, Stockard Channing, Bruce Davidson et Mary Beth Hurt



**SIX DEGREES OF SEPARATION** — Réal.: Fred Schepisi — Scén.: John Guare d'après sa pièce — Phot.: Ian Baker — Mont.: Peter Honess — Mus.: Jerry Goldsmith — Son: Bill Daly — Déc.: Patrizia Von Brandenstein — Cost.: Judianne Makovsky — Int.: Stockard Channing (Ouisa Kittredge), Donald Sutherland (Flan Kittredge), Will Smith (Paul), Ian McKellen (Geoffrey), Bruce Davison (Laskin), Mary Beth Hurt (Kitty), Anthony Michael Hall (Conway), Richard Masur (le docteur Fine) — Prod.: Fred Schepisi, Arnon